

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Pour Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entre au Post Office of New Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Jeu, 11 juin 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, midi, 3 p. m., 6 p. m.

Lettre Parisienne

Rembrandt Spéculateur. — Le Million du Député Pauvre. — La Déclaration de Fortune. — Le Député de Journaux. — Les Professions de Foi. — Députés Unifiés. — L'Académie des 40 Beni-Bouffe-Toujours. — Le Cuisinier du Roi d'Albanie.

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Dans ce martyrologe de l'art on cite cependant des cas de millionnaires dont un des plus illustres, Rembrandt, serait mort dans la misère par suite de spéculations, si nous en croyons les études de savants récemment publiées en Allemagne. La grand peintre avait, paraît-il, amassé des sommes considérables en vendant fort cher ses tableaux, mais il aurait eu la manie de la spéculation sur les valeurs de son temps, sur les sociétés coloniales et s'il mourut dans la misère, en proie aux huissiers, ce fut nous dit-on, par suite de ses opérations téméraires et défavorables.

Les spéculations ont mieux réussi à quelques politiciens dont les journaux indiscrets s'occupent. On cite le cas d'un parlementaire qui fut élu pour la première fois en 1910 et qui n'a pas été heureux aux dernières élections. Ses débuts furent pénibles, puisque pour pourvoir aux frais de sa première campagne il aurait dû engager un titre de rente de deux cents francs, son unique pécule. Aujourd'hui son compte en banque se solderait d'après ceux qui ont pu voir par un joli million. Cela prouve que, malgré les aventures avec une similitude chaste, héroïne de cour d'assises, notre ancien député a su bien employer ses quatre années.

Cet excellent Charles Beauquier qui, à quatre-vingt-deux ans, en pleine verdure, vient

d'abandonner le Parlement, et n'a pas voulu demander aux électeurs du Doubs de lui renouveler son mandat, avait autrefois déposé un projet de loi obligeant tout homme politique à faire, le lendemain de son élection, une déclaration de l'état de sa fortune et ordonnant la même opération contrôlée le jour où il quitterait les affaires politiques. On s'arrangea pour ne pas discuter ce projet indiscret. La déclaration, le contrôle, tout cela est bon pour de simples contribuables, mais des députés et des sénateurs, les jugent offensants. L'idée n'était pourtant pas nouvelle; elle nous venait en droite ligne de la Convention, qui elle-même l'avait empruntée aux vieilles lois de la Grèce antique et de la vieille Rome, où la concussion et la spéculation n'étaient pas inconnues. Sous la Révolution, le girondin Buzot n'était-il pas allé jusqu'à demander pour les conventionnels qui se refusaient à la déclaration la confiscation de leurs biens et dix ans de travaux publics.

C'est une de ces propositions un peu brutales devant lesquelles on comprend qu'on recule, sauf dans les cas d'absolue nécessité, qui n'a pas été heureusement jusqu'ici démontrée en dépit des exceptions, comme celle de ce député non-élu et qui a pu économiser un million en quatre ans. Nous ignorons quel est son successeur et si cet argent a pesé d'un quelconque dans la balance électorale. Quelles sont d'ailleurs les raisons qui décident le suffrage universel à préférer celui-ci à tel autre? Il y a des cas de psychologie si étranges qu'ils échappent à l'analyse.

Pourquoi par exemple les électeurs de Lille ont-ils remplacé l'honorable M. Dron, vice-président de la Chambre, par un simple marchand de journaux, l'honorable M. Inghels? M. Inghels a d'abord été candidat à Paris, où il vendait sur les boulevards des journaux du soir; né à Lille, il eut la nostalgie de sa ville natale, où il alla continuer le petit commerce qu'il avait exercé à Paris. On nous écrit que là-bas le nouveau député avait une petite voiture à bras qu'il poussait devant lui, prévenant les acheteurs à l'aide d'une petite trompette. A la Chambre, M. Inghels ne retrouvera plus son collègue en collectivisme M. Colly, l'ancien cheminot qui n'a pas été réélu, mais il se rencontrera avec un autre cheminot, M. Barbaan; avec un ancien cordonnier, M. Cadenat; avec deux musiciens MM. Voillot et Brunet; un ancien aide-vétérinaire, M. Renaudel. Ces messieurs peuvent d'ailleurs être d'excellents législateurs. C'est là surtout qu'on peut répéter le mot d'Alphonse Karr: "Je préfère un bon cordonnier à un mauvais avocat." Nous préférons pouvons-nous ajouter, un ouvrier qui sait à un bourgeois qui ignore. Il n'y a pas de sottiseries, mais il y a des incompétences et des esprits bornés.

Rarement, d'ailleurs, il y eut autant de professions diverses dans un Chambre comme celle des 40 députés socialistes qui arrivent et dont tous ne veulent pas se ranger facilement sous la férule de M. Jaurès, qui a confié à ses amis ses inquiétudes sur ces nouveaux venus, indépendants par caractère et par tempérament. Les journaux socialistes ont publié la statistique des origines professionnelles des

101 élus unifiés, et on nous donne la liste qui se divise en 55 ouvriers ou employés.

5 petits cultivateurs et viticulteurs: Compère-Morel, Vigne; Reboul, Sabin, Bernard.

5 instituteurs ou maître-épiciers: Alexandre Blanc, Bretin, Deguise Raffin-Dugens, A. Vober, 6 médecins et pharmaciens: Barthe, Cabrol, Claussat, Dozy, Navarre, Thivrier.

4 commerçants: Camille, Buisset, Bouisson, Philbois.

9 professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur: A. Thomas, Braeke, Brizon, Caubin, Fourment, Ellen-Prévoit, Jaurès, Loquin, Valette.

4 anciens procureurs de la République: M. Aïdy.

6 avocats: Briquet, Lafont, Laval, Marietton, Roblin, Jean Longuet.

1 médecin: Edouard Vaillant.

8 journalistes: Jules Guesde, Henri de la Porte, Lebey, Mayras, Ringuier, Marcel Sembat, A. Varenne, Vallière.

Le parti socialiste qui est représenté par des mineurs, des tisseurs un ouvrier du gaz, un expéditionnaire de la préfecture de la Seine, un plombier, un typographe, un céramiste, n'a pas été de cuisinier et c'est dommage étant donné l'importance que prennent les maîtres-queux. N'aurait-on pas assisté cette semaine à une sorte de représentation gastronomique organisée par quelque maniaque du genre et présidée par un gentilhomme du nom de baron de Stuklé-à moins que ce ne soit quelque pseudonyme.

A quarante convives on a servi un menu qui n'aurait pu absorber cinq cents estomacs affamés. Le tout fut arrosé par des vins en renom et on se sépara en décidant de fonder une académie culinaire de quarante gourmets ou se disant tels, et qui servira sans doute d'enseignement ou de prétexte à quelques réclames bien comprises de grands hôtels, de soupers fins, de dîners copieux, de marques de liqueurs ou quelque chose d'analogue. Quant à ce temps d'automobilisme à outrance, il est curieux de constater que de braves gens se réunissent pour bien manger et boire sec. Mon Dieu, on ne peut pas dire que cette fondation soit d'une intellectualité très élevée, quoique certains en pensent, mais, enfin, ces manières qui se prendraient volontiers pour des hommes éminents parce qu'ils ont bon estomac, ne font de mal à personne, et on n'a pas le droit de blâmer des gens qui désirent s'empêcher en bonne compagnie.

Un maître-queux manquait à cette réunion des quarante Beni-Bouffe-Toujours, c'est l'ancien cuisinier en chef du "Café Valette", M. Jean Lévin, qui avait récemment engagé comme directeur de sa cuisine le nouveau roi d'Albanie. Le cuisinier a suivi le fragile souverain dans sa fuite rapide devant les insurgés attaquant Durazzo, et, si les hasards politiques obligent le prince à congédier son personnel, le cuisinier de Vachette aura la consolation de se dire qu'un fourneau est plus solide qu'un trône et qu'il est parfois plus facile de tenir la queue de la poêle que de manier un sceptre.

JEAN-BERNARD.

Noyade

Le corps d'un garçonnet inconnu a été trouvé flottant sur le fleuve, hier matin, à 10 heures 15, au pied de la rue Socrate. Le corps était dépourvu de vêtements. Il a été transporté à la morgue.

Our French Lesson

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abelle qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publions en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French language in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day.

In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

The method is designed: (1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficult words are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

Suite du morceau précédent.

—Nous avons passé une soirée bien agréable; nous avons chanté et dansé, et plus tard nous avons soupé; les messieurs ont bu du vin, les dames ont pris du thé. — M. et Mme Duchez ont-ils joué du piano? — Non, ils nous ont parlé du voyage qu'ils ont fait en Italie; ils nous ont montré plusieurs photographies de Rome; mais, voilà midi qui sonne, je suis obligé de vous quitter. — Bien, dites à M. Laroche que je n'ai pas reçu sa lettre et que je le prie de venir me voir ce soir, s'il a le temps.

Switt dū morsoh press-saidah.

—Nooz avvoh' passai ün swah-rah' h'iai' n'aggrai-ahil'; nooz avvoh'shah'tai ai dah'sai' ai piü tar nooz avvoh' soup-pai; lai mess-yö oh' bü dü vai' lai dan oh' pree dü tai, — Mess-yö ai mad-dam Düshai oh' ill zhoai dü 'p'yanho? — Noh, ill zhoai oh' parlai dü vo-yah keelz'oh' fai-tah' n'it-tal-ler; ill nooz 'oh' moh'trai plüz-yer fo-zo-grah-fee d'Rüm; mais, voah-see medee kee san, zhü swee-z'oh' leezhai düvoo'ki-tai. — Byai', dit-zah Müss-yö Lar-rosh kü zh'nah pah rässü sah let'r ai kü zh'lä pree dü vnoer mü'vnoir su swahr, sill'ah 'lah'.

Continuation of preceding piece.

—We spent a very pleasant evening; we sang and danced, and later on we had supper (lit. "we have supped"); the gentlemen drank wine the ladies had (lit.

"have taken") tea.—Have Mr. and Mrs. Duchez played piano?—No, they spoke about the trip which they have made to Italy; they showed us some photographs of Rome; but, there the clock strikes twelve (lit. "there is twelve o'clock which sounds"). I must leave you. Very well, tell Mr. Laroche that I did not receive his letter and that I request him to come and see me this evening, if he has time.

LE PASSIF. THE PASSIVE.

(Ü pahseeef.) The passive of the verb is formed similar to the English, but the past participle (fermé, ouvert, écrit, lu, fait, etc.) agrees, like an adjective, with the word to which it refers, i. e. it assumes an s for the feminine, s for plural masc., es for plural fem. Examples:

Le livre est fermé. (Ü levr' ai fairmai).

Les livres sont fermés. (lai levr' so' fairmai).

Le tiroir est ouvert. (Ü teer-wah ai-t' oovair).

L'alphabet est écrit... (lal-fah-bai-ai-t' eckree).

Le morceau est lu. (Ü morsoh ai lü).

Les morceaux sont lus. (lai morsoh so' lü).

Son exercice est fait. (soh' n'egmairais ai fai).

Ses exercices sont faits. (sai-z'egmairais so' fai).

Mon crayon est cassé. (moh' crayon' ai kassai).

Mes crayons sont cassés. (mai crayoh' so' kassai).

Votre zant est déchiré. (votr' zah' ai daisheraai).

Vos zants sont déchirés. (voh' zah' so' daisheraai).

La porte est fermée. (lah port' ai fairmai).

Les portes sont fermées. (lai port' so' fairmai).

La fenêtre est ouverte. (lah fenait' ai-t' oovair).

Les fenêtres sont ouvertes. (lai fenait' so' oovair).

La lettre est écrite. (lah letr' ai-t' eckrit).

La leçon est lue. (lah lüsoh' ai lü).

Les leçons sont lues. (lai lüsoh' so' lü).

Sa lettre est faite. (sah letr' ai fait).

Ses lettres sont faites. (sai letr' so' fait).

Ma chaise est cassée. (mah shai ai kassai).

Mes chaises sont cassées. (mai shais so' kassai).

Votre robe est déchirée. (votr' robb ai daisheraai).

Vos robes sont déchirées. (voh' robb so' daisheraai).

LES LANGUES VÉRITABLE MÉTHODE BERLITZ

Notre enseignement pour toutes langues complètement et dans toute la pureté. Il y a des cours d'Anglais, Français, Allemand, Espagnol et Italien. Leçons particulières et collectives, à domicile ou à domicile. — Venez pour commencent nos cours élevés avancés de 10 h. du matin à 10 h. du soir. Les dimanches, ouvert de 10 h. à 12 h. midi. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez, nous demandant les détails. The International School of Languages 829 Main Street, Tel. Main 3291. 3 Juin 11 au mercredi-12

Grave accusation

Un attentat qui semble être entouré d'un profond mystère, est celui dont a été victime Mme Louis Haseman, dans la nuit de mercredi à jeudi. Elle a été traitée sans connaissance dans sa cour, couverte de blessures. Desquelles Mme Haseman fut reprise sans à l'Hôpital de la Charité, hier, elle fit le récit suivant à la police: "Je crois que c'est mon mari, qui a tenté de me tuer, il avait sur la figure un masque, ou un morceau d'étoffe. Je me sens très souffrante, mais je crois que je vivrai," dit-elle d'une voix faible. S'adressant au chef Long elle continua: "Nous avons eu une querelle pendant la journée et il me dit: "I ought to knock the — out of you." "Il y a une semaine, étant malade, il me donna une capsule, je ne sais ce qu'elle contenait, mais elle m'a fait mal." Elle raconta ainsi, l'attaque dans la cour.

"Il faisait noir, et je ne pouvais voir sa figure, mais je suis certaine qu'il était lui. J'avais reconnu d'après ses habits et sa tournure."

Elle dit au chef Long que quelques minutes après qu'elle s'était affaissée sur le sol, son mari l'avait relevée, et lui avait demandé "Qu'y a-t-il?"

Elle lui répondit: "Tu sais bien de quoi il s'agit."

"Il me demanda comment je me sentais. Je lui répondis: "Je me sens très mal."

La jeune femme paraît fermement convaincue que son agresseur n'est autre que son mari.

Camille Bartels, âgé de 14 ans, nièce de Haseman, fit la déposition suivante:

"Je ne puis me tromper. J'ai vu certaine que c'est mon oncle Louis qui a frappé ma tante Annie, avec le brancard de voiture. Mon oncle Louis et ma tante Annie, avec lesquels je demeure depuis la mort de ma mère, passaient leur temps à se quereller."

Le soir de l'attentat j'étais avec ma tante Annie, nous revînmes d'une visite faite à ma tante Lizzie, demeurant rue Poplar. En entrant dans la cour je vis un homme s'avancer vers nous armé d'un gros bâton. Je jetais un cri. L'homme leva son bâton et frappa ma tante sur la tête. Elle s'affaissa, et l'inconnu continua de la frapper. Je me mis entre les deux, essayant de la protéger, et c'est alors que je reconnus mon oncle Louis. Je courus vers la cuisine en appelant au secours, puis rebroussant chemin je retournai sur le lieu du drame. Mon oncle avait disparu, mais ne tardait pas à reparaitre armé d'un fusil et accompagné de son fils Louis. Mon oncle avait sa chemise tachetée de sang."

En premier lieu, Camille Bartels avait déclaré à Mme Fisher que c'était un inconnu ou un nègre qui avait frappé sa tante, mais elle prétend avoir dit cela pour sauver son oncle; elle avait avoir dit un mensonge.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

FRANÇOUIL

Par JEAN-BERNARD

de la place où se tenait le bal et où dansaient filles et garçons au son du hautbois que jouait un ancien musicien de la garde impériale en retraite, monté sur une barrique en guise d'estacade, autour de laquelle s'ébattaient les jeunes filles. Pierre et FrançoUIL s'approchèrent, et, dans un coin, imitaient les autres; même quand, après la pastourelle, les jeunes gens embrassaient à pleines joues leurs danseuses, Pierre embrassait la sienne, la serrant en même temps à la taille, éprouvant un secret contentement naturel dont il ne connaissait pas la cause.

Un de notre village, un de ces gens mal avisés en tout, chagrins et coléreux, jaloux de l'intérêt témoigné par le curé à FrançoUIL, rapporta au presbytère que les deux petits dansaient tous les dimanches, trouvant un tel spectacle peu décent.

L'abbé Sylvain, qui n'y entendait pas malice, se contenta de répondre: — Bah! bah! il vaut mieux que les jeunes gens dansent avant l'âge sous les yeux de tout le village au lieu d'aller deviser derrière les noisetiers; les quadrilles sur la place, au son du haut-bois, ne leur donneront jamais de remords. Du reste, je suis très content des petits.

Comme notre homme s'éloignait peu satisfait du résultat de sa commission, le curé l'accompagna sur le pas de la porte en lui criant: — Vous entendez, je suis bien content!

La famille des Estivandiers vivait dans cette douce joie quand éclata 1870.

En apprenant nos désastres, Jacques Agé de trente-huit ans sonnés, ayant donc de beaucoup

dépassé la limite de la conscription, se souvint qu'il avait été soldat, et s'engagea.

Tandis qu'à Toulouse, comme malheureusement en beaucoup d'autres endroits, tant au Nord qu'au Midi, on voyait le régiment de francs-gueurs grossir de jour en jour, tandis que des notaires, des avocats, de gros propriétaires et jusqu'à des chanteurs célèbres, se réfugiaient dans les bureaux des préfetures, se mettant à fabriquer des balles prussiennes derrière des morceaux de papiers, Jacques, lui, sentit son cœur de montagnard se soulever d'indignation à la seule idée que la France, sous les drapeaux de laquelle il avait servi sept ans, guerroyant en Afrique, en Italie, à Magenta et à Solferino, était vaincue par les rois mangeurs de choucroute. Malgré les supplications de sa femme, les larmes de sa mère et les caresses de son fils, il partit.

Il rejoignit l'armée de Mac-Mahon, et tomba aux premières lignes. La triste nouvelle ne fut pas apportée tout de suite au village, car on ne traitait pas alors les soldats morts mieux que les troupiers vivants, et on ne reconnaissait les décadés que par leur disparition du régiment. La femme de Jacques, jeune, forte, courageuse, se mit à la besogne, et mena la maison comme s'il eût été là, lui.

De jour en jour notre situation devenait plus mauvaise; les défaites succédaient aux défaites, les vainqueurs s'avançaient toujours; les deux femmes ne voyaient rien venir. Bientôt, elles ne purent plus douter. Des prisonniers écrivirent d'Allemagne, et si Jacques eût été encore vivant il n'aurait pas manqué de se rappeler au souvenir des siens. Un jour, le facteur apporta un imprimé sous bande, timbré à un sou; c'était la communication officielle annonçant la mort de Jacques. La jeune femme demeura impassible, comme pétrifiée par la douleur. La Jeanne-Marie se

désespérait; elle était vieille, disait-elle, plus jeune à rien, elle eût dû partir la première. Qu'est-ce que cela faisait, dites, à la sèche taucheuse, si elle voulait à toute force quel- que un de la famille, de la prendre, elle, au lieu du courageux, parti pour défendre le pays en- vahis. Eh bien qu'allaient-elles devenir à présent deux femmes seules avec deux enfants, car la mère Bonnéclet considérait FrançoUIL comme sienne?

La jeune femme de l'Estivandier montra un grand courage; la première crise de douleur passée, elle prit en main la direction de la maison; elle consola l'ancienne, lui représentant que, seuls, ceux-là peuvent désirer la mort qui n'ont plus personne à aimer.

— Votre fils n'est plus, dit-elle. Restons unies pour le pleurer ensemble, à partir de ce jour, vous aurez une fille qui vous aimera pour deux. Au reste, voilà notre petit homme, Pierre, qui marche sur ses treize ans, il sera bientôt en âge de nous aider.

Pas un seul moment, cette énergie épuisée par le malheur ne se démentit; elle fut ferme à la besogne, ayant l'œil à tout, ne négligeant rien, allant elle-même vendre ses bestiaux et ses grains aux marchés des environs. Elle menait sa ferme avec l'aide d'un valet pris à gage. Aussi, quoique atteignant la trentième année, elle trouva de nombreux partis, et elle aurait pu se remarier dix fois.

Un Second Malheur

Veuve de son chef, la maison des Estivandiers prospérait; la Jeanne-Marie demandait au ciel de lui conserver au moins sa bru pour lui fermer les yeux, mais le ciel ne l'entendit sans doute pas, car le bonheur ne resta pas longtemps chez ces braves gens.

L'Estivandière revint un soir des champs, un soir d'été, avec un malaise qui la força à s'allier; elle avait commis l'imprudence, étant tout en sueur, de boire à une source, et elle sentit quelques instants après le froid saisir ses membres. Un médecin de Luchon, appelé en toute hâte, se prononça pour une fluxion de poitrine, affirmant qu'avec des soins et de la chaleur, dans huit jours, il n'y paraîtrait rien. Huit jours après, l'Estivandière rendait le dernier soupir.

Sentant sa fin prochaine, elle appela Pierre et FrançoUIL auprès de son lit et leur recommanda de bien toujours s'aimer comme frère et sœur, de ne pas oublier que la mère Bonnéclet était désormais leur seul soutien, de la révéler comme une aïeule.

Les deux petits promirent, des larmes plain les yeux, embrassant les mains de l'Estivandière, qui mourut en murmurant: — Aimez-vous bien toujours tous les deux.

Ce nouveau deuil rendit les deux petits plus graves que leur âge; Pierre atteignait sa treizième année et FrançoUIL sa dixième; il allait déjà aux champs, aidant, autant que ses petits bras pouvaient le lui permettre, le valet de ferme, FrançoUIL, de son côté, ne quittait guère la maison que pour se rendre à l'école; sitôt la classe terminée, elle rentrait en courant, se joignant à la ménagère pour soigner le ménage. Elle reprisait, rayonnait, surveillait